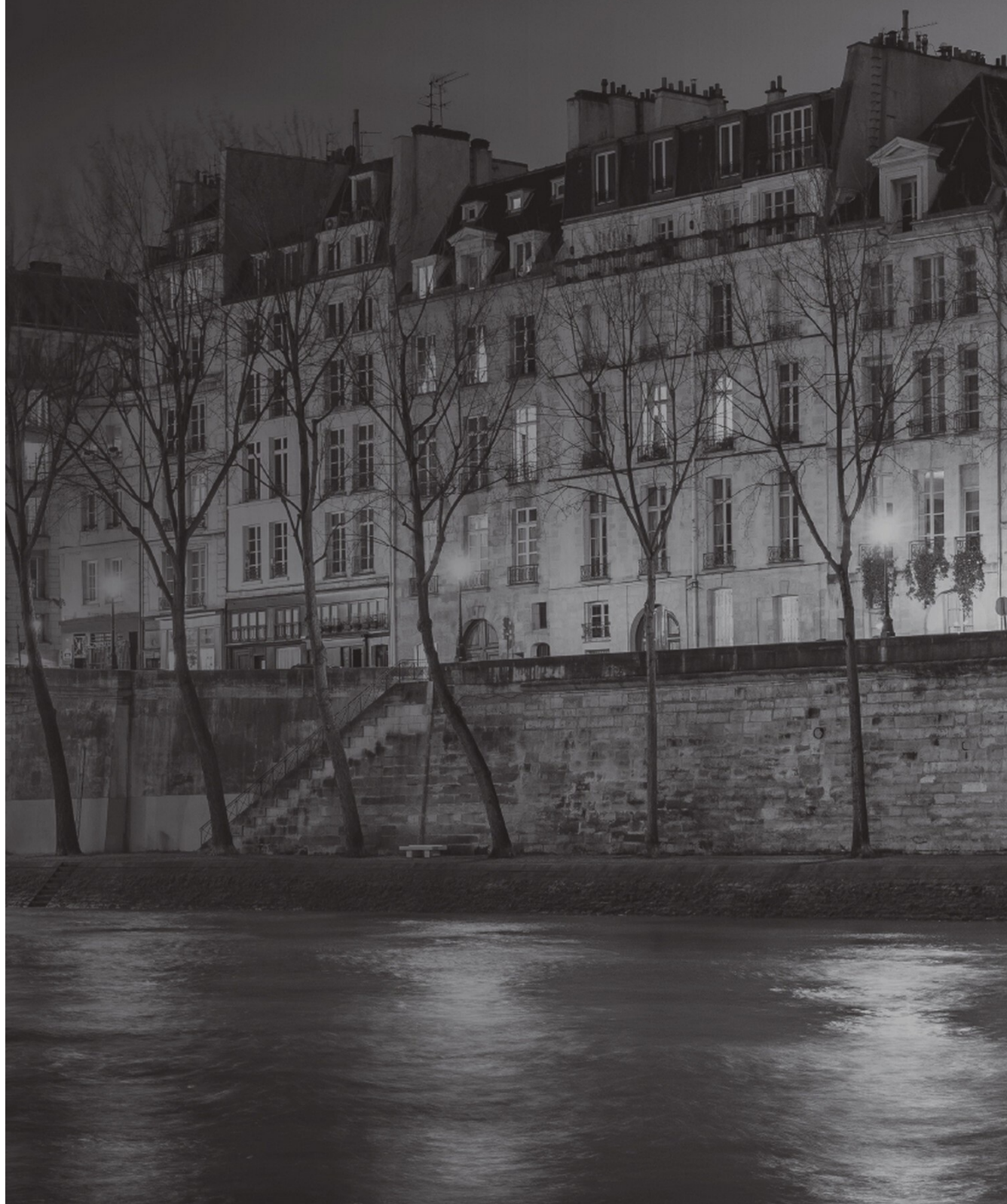


ANONYMUS

MYRIAM MICHAELIS



Myriam Michaelis

Anonymus

© Myriam Michaelis, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9963-0

Couverture : Julien Lefevre

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*L'homme abandonné des dieux échappe totalement
à la réalité et se crée un autre monde dans lequel,
délivré de la pesanteur, il peut atteindre tout ce qu'il veut.*

Ferenczi

Je ne suis personne.

Et ce n'est pas simple de n'être personne, dès lors que l'on existe. Toute ma vie s'est enroulée autour de l'axe de ma naissance : ce double X qui masque mes origines. Finalement, je n'ai fait que suivre l'anonymat que m'avait imparti le destin.

*

Ici, personne viendra m'chercher.

Manquerait plus qu'on m'rapatrie ! Faudrait qu'j'me pose fissa, là j'vais crever.

C'est la nuit noire de noire, pas de lune ni rien, pas de keuf non plus, fait trop froid... Quand ça gèle, y a des fois qu'on se réveille pas et ce serait peut-être mieux. Ma vie c'est la hess¹ !

Aujourd'hui est un jour comme les autres. D'ailleurs tous les jours sont pareils. Pourtant, ce matin, je me suis autorisé un petit détour. À cette période de l'année, alors qu'une population prématurément lasse se rend au travail, moi, j'en reviens. D'ordinaire, les variations de mes trajets sont scientifiquement planifiées : j'alterne les itinéraires et les modes de transport avec tant de nuances qu'il n'est jamais venu à l'idée de personne de m'y reconnaître, ni peut-être même de me voir.

Exceptionnellement, j'ai choisi d'emprunter les grands boulevards, somptueusement illuminés. J'avoue une déconcertante faiblesse pour les décorations de Noël. Le col de mon pardessus gris relevé, emmitouflé dans une écharpe, je suis invisible.

La plupart des devantures sont closes par un volet de fer, givré lui aussi. Certaines vitrines de marques prestigieuses affichent leur supériorité dans un dispendieux flamboiement qui ne tient compte ni de la nuit ni du jour. Moi je passe, un peu ivre de ce déploiement festif. Une fois franchi le pont, je regagne mon univers. Celui du silence et des lieux discrets.

Je suis arrivé sur l'Île l'été de mes 18 ans. Certains pourraient considérer la faveur qui me fut faite de résider dans les combles de l'hôtel d'Armentières comme excessive. Si rien ne m'y prédestinait effectivement, ce fut cependant

l'aboutissement d'un plan soigneusement élaboré par ma prudente circonspection. Car s'il fallait laisser au hasard le soin de nos vies...

Tout avait fort mal débuté, une soirée de premier mars. Une jeune fille, dans la détresse d'une délivrance imminente, s'était présentée aux portes de l'Hospice. Sous la promesse d'un accouchement anonyme, la pauvrete avait mis au monde un garçon chétif et confié celui-ci à l'Institution. Ce garçon, c'était moi. Je fus, sans imagination, prénommé en hommage au saint protecteur de l'orphelinat. La suite logique de mon accession à l'identité eût été que mon patronyme soit celui de la plus proche célébration du calendrier liturgique. Or, le jour de ma naissance n'était-il pas celui des Cendres ? Dans un sentiment de compassion pour le fardeau de mon illégitimité, il fut décidé de passer outre à la tradition et de se rabattre sur la fête du lendemain : celle du Carême. En prime d'un homonyme célèbre, j'héritais d'un second prénom destiné à m'inscrire dans la longue lignée des enfants abandonnés : Moïse. Né sous le signe de la poussière, mes premiers jours et tous ceux qui suivirent d'ailleurs s'inscrivirent dans la rigueur et la contrition d'une retraite au désert. Jean-Moïse Carême. Voilà tout un programme.

Si certains renâclent à admettre les impératifs de leur destinée, j'ai au contraire très vite pris conscience de la mienne. Puisque je n'étais né personne, au moins pouvais-je envisager d'y exceller et égayer le néant de mon inanité.

Mais revenons à cette matinée de juillet où m'accueillit le quai de Bourbon. Quelques semaines plus tôt, j'avais modestement décroché le Bac, ce qui au sein de Saint-Jean relevait de la performance. Mademoiselle Mercier, émerveillée, avait considéré l'opportunité de solliciter un de nos bienfaiteurs en lui suggérant de sponsoriser, dans un généreux mécénat, la poursuite de mes études. Monsieur de Belmoisson, qui bénéficiait d'un fort confortable patrimoine et de bien peu d'occasions de le dépenser, y était a priori tout disposé. La perspective d'un cursus universitaire me fut donc proposée.

Toutefois, ce projet n'entrait absolument pas dans mes desseins. Je me serais donc appliqué pendant toutes ces années à amoindrir mes performances scolaires, à les aligner sur une tout juste acceptable médiocrité pour me trouver acculé à réintégrer les feux de la rampe ? Il ne pouvait en être question. L'ombre n'était-elle pas mon choix, l'invisibilité ma force intérieure ? Il ne me fut guère difficile de permuter l'idée du soutien académique en celle d'hébergement. Monsieur de Belmoisson avait récemment hérité d'un hôtel particulier situé sur l'île Saint Louis. Il n'en occupait que l'étage noble et ne voyait aucun obstacle à

mettre à la disposition d'un pupille de l'État méritant une chambre sous ses vastes combles.

— Je trouverai un emploi sérieux, avais-je rassuré Mademoiselle Mercier.

Comme si celle-ci avait pu douter de la pureté de mes intentions et de mon persévérant courage pour les faire aboutir.

— Vous nous manquerez, Jean-Moïse, fut l'ultime mensonge sans imagination de la sainte femme.

Comme si j'avais pu manquer à qui que ce soit !

*

Pas même un au revoir.

Ce n'est pas vraiment que je m'y attendais : pas de démonstration entre nous. Voilà qu'il est parti pour la capitale, tout guilleret. Je me rappelle, juin se levait tout juste, ça doit faire quelques grosses dizaines d'années maintenant, j'ai débarqué à Saint-Jean avec juste ma valise ; ce ket², je l'ai tout de suite repéré. Pas qu'il fasse quelque chose de bruyant ou quoi que ce soit de particulier, mais peut-être justement parce qu'il ne voulait pas qu'on le remarque. Je sais ce que c'est. J'ai eu plus de mal que lui à passer inaperçue : c'est que j'étais grande et forte ! Alors que lui... une vraie crevette grise. Ainsi, il est parti avec sa valise sous le bras. Pour de bon.

Depuis toutes ces années que je l'observais, ce gamin. Sans en avoir l'air, puisque c'est ce qu'il voulait. Moi, je voulais ce qu'il voulait, et je le protégeais en stoemelings³. Pourquoi lui, me direz-vous ? N'as-tu pas plus de cent gosses qui te courent dans les jambes, à ne plus savoir qu'en faire ? C'est que lui, c'était un malin singe. Bien qu'il se donnait beaucoup de mal pour ne pas en avoir l'air. Et volontaire ! Ça, moi j'apprécie. Je vais vous dire : ici, on a tous la même histoire, moi compris. Lui s'en était construit une. Qui lui convenait même si elle était fausse. Je crois que j'aurais aimé faire comme lui, mais j'ai dû me contenter de la réalité.

*

Dire que je n'apprécie pas l'endroit où je vis serait mentir ; peu m'importe d'être relégué dans une mansarde que j'ai d'ailleurs au fil des ans agréablement aménagée. La nuit a été longue et je me sens trop las pour me livrer à une excursion à la bibliothèque du second étage. C'est pourtant là que je puise la substance de ma propre existence. Au fond, de quoi d'autre ai-je besoin, dès lors que la quintessence de la réflexion, de l'art et de la science y est concentrée et m'offre le réservoir presque inépuisable du savoir ? À présent, j'entends m'accorder quelques heures d'un sommeil réparateur ; à mon réveil, il sera temps d'exhumer de mon garde-manger un frugal déjeuner. C'est que je souhaite garder l'esprit alerte pour mes activités de l'après-midi : celles qui me verront grandir et nourriront mon esprit.

Lorsque vingt et une heures sonnent au carillon de Saint Louis en l'Île, il est à nouveau temps pour moi de rejoindre mon lieu de travail. Certes, l'horaire est perturbant pour ceux qui ont choisi de vivre à l'endroit. Je crains qu'aucune de mes élections ne se soit jamais inscrite dans la norme. Comment aurait-ce pu être le cas ?

Le métro à cette heure s'est progressivement vidé. Les navetteurs las à l'esprit absent ont fait place aux touristes en quête de restaurants. Je marche sous un vent désagréablement humide jusqu'à l'Hôtel de Ville. Si l'idée même d'automatisme contrevient à ma règle de conduite, j'avoue avoir pris mes habitudes à ce confortable itinéraire. Et puis, demain, s'il fait plus doux, je prendrai le métro à Pont Marie.

Le trajet, sans être long, me laisse tout le loisir d'observer la faune qui peuple la rame. Que fait, assise très dignement, le regard plongé dans le vague, cette dame âgée d'une élégance surannée, mais qui révèle qu'elle a connu des jours meilleurs ? Où se rend-elle à cette heure tardive ? Je sens que seule mon imagination fertile pourrait me faire entrevoir une réponse. L'observée, elle, ne révélera rien. Dès lors, mon regard glisse sur le vis-à-vis qu'elle ne semble pas voir. Il est pourtant impossible d'en ignorer la puanteur invasive et l'aspect négligé. Il est vieux lui aussi. Sans doute moins qu'elle, mais la misère n'a pas d'âge. Il est vieux d'abdication. Il empestes les mauvais choix, les inerties, le manque de courage autant que d'hygiène. Ce genre de personnage ne m'inspire que répugnance. Je ne puis me retenir de mépriser les faibles et les lâches, qui sous une chiquenaude du sort s'effondrent. J'en ai déjà tant vu dans ma vie. L'institution au sein de laquelle j'ai grandi fourmillait de futurs ratés, clochards ou délinquants, handicapés par un vif déficit d'intelligence, mais surtout de

caractère. Je puis dès lors affirmer que cette propension à l'échec se détecte très rapidement. J'ai fait d'autres choix, et je n'ai qu'à m'en féliciter. Dans ce métro, personne ne me regarde, je n'inspire rien, mais n'en existe pas moins, telle est ma destinée.

*

Je sais que c'est ce qu'il croit, mais pour sûr, il se trompe. Observer les gens, ah, ça, il a toujours su faire. Pour s'en défendre sans doute, mais aussi par pur goût de la critique. Un peu comme si ça le réconfortait de voir que les autres étaient plus bêtes (ça, zeker⁴ !) et plus malheureux que lui (et là, c'est une autre paire de manches.) Il a presque réussi à se faire oublier de la minable racaille, des paumés comme on dit, des désespérés et des idiots, c'est vrai. Mais pas de tout le monde. C'est que j'étais là moi aussi, dans l'ombre depuis toujours. Une autre ombre que la sienne sans doute, mais une ombre bien tenace, bien dense.

Je le voyais grandir, et ça me faisait plaisir qu'il s'apprécie, même pour de mauvaises raisons. Parce que sans cette suffisance, il était si désespéré que je crois qu'il n'y serait pas arrivé. Avec tout ça, il a réussi à se construire une image de lui qui tenait la route. Il était très conscient d'être différent et il a choisi de faire comme si c'était la meilleure chose qui ait pu lui arriver. Moi au contraire, je ne me suis jamais plu, et pour cause ! Je ne sais pas avec qui ma mère m'a faite, mais elle devait avoir des goûts bizarres. J'ai le poitrail d'un cheval de trait et les mamelles d'une vache laitière, la tête ronde et rougeaude, à peine chevelue. Ah, je n'ai pas eu de mal à les cacher sous le voile ! Et puis des mains... ah si vous aviez vu mes mains... Quand je suis devenue sage-femme, le Docteur Hertogh a été plein de jalousie. C'est qu'il aurait bien aimé avoir ces mains puissantes et souples qui savaient saisir l'enfant d'un geste rapide et précis, mais aussi maintenir la mère quand elle gigotait trop. Je vais vous dire, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, en fait, je voulais juste souligner que la critique, ça le connaissait depuis petit, et que, même si ce n'était pas son meilleur trait de caractère, c'en était un qui lui avait été finalement profitable.

Question de survie tout simplement.

*

L'Arche. Noël approche, l'obscurité est profonde, mais l'Arche ne s'éteint jamais. La nuit semble l'épargner, voire la magnifier. Oui, sur l'esplanade, je préfère la nuit, car elle masque les médiocrités ambiantes. Chaque fois, je suis frappé par le contraste violent entre mes univers du jour et de la nuit ; mon Île, stagnant dans une tranquille somnolence, loin de la malédiction du temps qui passe, et cette Arche, se voulant temple de la modernité.

Grâce au Ciel, lorsque je rejoins mon lieu de travail, il est presque toujours désert. L'effervescence laborieuse de ses centaines d'occupants n'a laissé comme trace qu'un relatif désordre et de peu recommandables odeurs d'humanité dans les lavatoires. Ma tâche est d'effacer ces stigmates et de restituer aux lieux leur étincelante et stimulante virginité. Au fur et à mesure que je progresse sur le vaste plateau confié à mes bons soins, je vois défiler les heures de la journée écoulée. Il me serait aisé de reconstituer les conversations échangées ; je palpe la tension suscitée par un projet délicat, je note les absences et devine la raison de celles-ci. Vacances, maladies, deuil... rien ne m'échappe. Je suis au courant des promotions, des événements familiaux... Pas plus tard qu'hier, un faire-part illustré d'une touchante icône m'a appris que la naissance s'était bien déroulée chez Monsieur Carnot, la mère et l'enfant se portent admirablement, encore que je puisse soupçonner l'ombre d'une déception : trois filles déjà. Bien sûr, un fils eût été le couronnement de sa petite vie ronronnante. Mais trois enfants, c'est plus que suffisant : ils vont en rester là. D'ailleurs, une naissance de plus les obligerait à abandonner le coquet pavillon de Garches. Non, non, c'est bien ainsi ! D'une certaine manière, avec trois filles, puisqu'elles partageront des années durant écoles et activités, de significatives économies d'échelle et un appréciable gain de temps sont envisageables. Ainsi, Madame Carnot pourra conserver son emploi à la Mairie.

En époussetant le bureau de Monsieur Gerseau qui lui fait face, il m'est venu à l'esprit que ce pourrait être le parrain. Ce serait à mon humble avis un excellent choix. De plus, les familles sont discrètement mais fermement liées par tant de choses déjà. Sur le plan de travail, pas un papier qui traîne, il y a quelque chose d'admirable dans cette immuable maîtrise de l'ordre. Pas comme d'autres... Les femmes sont en général plus brouillonnes dans leurs classements. Plus dispersées également : il n'est pas rare de trouver une lime à ongles, un déodorant, ou quelque objet personnel en point de mire parmi les documents professionnels. Ceci dénote clairement une tout autre manière de fonctionner que celle de leurs congénères et collègues masculins.